

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les salons du livre, l'antichambre de la culture

Robert Soulières

Volume 17, Number 3, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12553ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Soulières, R. (1995). Les salons du livre, l'antichambre de la culture. *Lurelu*, 17(3), 48-54.

LES SALONS DU LIVRE, l'antichambre de la culture



Non, mais quel titre, je n'en reviens pas. J'aurais pu tout aussi bien titrer que les salons du livre sont le garde-manger des éditeurs, la garde-robe ouverte des écrivains, le corridor des lecteurs qui ne sont que de passage, l'alcôve des amants du livre. Ou encore que c'est au Salon que l'on cuisine le mieux le consommateur de livres, mais on aurait trouvé que j'exagère avec les jeux de mots faciles. On n'aurait pas tort.

Ouf, les salons du livre, je peux dire que je les ai tous faits, au Québec du moins, et deux fois plutôt qu'une. J'en garde des souvenirs impérissables... car j'ai une bonne mémoire. Commençons par le plus éloigné : Sept-Îles. C'était au temps de ma jeunesse folle, alors que j'avais une peur bleue des avions, bleue tirant sur le vert. D'ailleurs, Yvon Brochu a bien rigolé de cette faiblesse dans *Alexis à son voyage*, où il décrivait un éditeur qui prenait l'avion sur Air Vodka; en effet, il me fallait plusieurs onces de vodka avant de monter dans l'engin. Enfin, c'est du passé maintenant... mais je n'ai pas hâte à la prochaine fois. En tout cas, j'ai fait mes preuves (et j'ai des témoins) en revenant tout seul de Vancouver comme un grand garçon.

Aaahh ! Sept-Îles... je m'y rendais en *étaubus* s'il vous plaît. Debout dès cinq heures du matin et, à six heures, j'étais avec les derniers robineux de la nuit au terminus du centre-ville. Moi, je filais pour la gloire qui m'attendait à bras ouverts et eux vers la cour du Dunkin', au cas où...

Quinze heures d'*étaubus*, oui, quinze heures : ce n'est pas de la tarte. Vous montez à bord à six heures et vous ressortez de

là à neuf heures et demie du soir, les fesses endolories, deux clubs sandwiches bien tassés au fond de votre estomac; un jardin de givre sur votre front car vous avez dormi la tête collée contre la vitre durant les trois dernières heures. C'est toute une trotte. Le retour est aussi long mais, au moins, vous contemplez l'autre côté de la route si vous avez eu l'intelligence de vous asseoir du même côté de la rangée pour le retour...

Cette folle traversée du Québec en autobus m'a permis de rencontrer un poète formidable, un poète qui lisait du Faulkner derrière moi (car je me retournais de temps en temps pour faire de l'exercice et pour voir s'il restait encore du monde dans l'autobus). Ce gars-là derrière moi lisait du Faulkner sans y être forcé (il n'avait pas l'air d'un collégien) et se promenait à moins vingt en veston de tweed. Il était, en plus d'être cultivé, assez pauvre merci. Mais il s'en foutait, il aimait une fille et il lisait du Faulkner. Je ne lui ai pas adressé la parole de tout le trajet. Vous connaissez ma timidité et mon respect pour la lecture. Enfin, c'est à l'hôtel Sept-Îles, dans le hall d'entrée, que nous avons fait connaissance. Yves Boisvert, poète. Voilà pour Sept-Îles et ses clubs sandwiches au crabe, faut le faire.

Deuxième souvenir impérissable. C'était en 1982. J'avais produit avec Philippe Béha l'album *Seul au monde* (petite réclame, mais qui ne donnera rien cette fois, car j'ai racheté de l'éditeur tous les invendus – et il y en avait beaucoup, près d'une tonne; si vous êtes chanceux, vous avez obtenu le vôtre au Colisée du livre avec une figurine ou quelques cahiers à

colorier). J'étais donc avec Philippe Béha et j'allais avec lui en séance de signature, ma première même si c'était mon cinquième livre. J'arrive au stand avec Philippe, fébrile, un peu anxieux, inquiet, mais également gonflé à bloc et le stylo rempli d'encre bleu paon (notez la couleur). Philippe me demande si je crois qu'on va en vendre beaucoup. «Aucune idée», que je lui réponds tout en pensant qu'on allait casser la baraque et qu'il faudrait sans doute réimprimer avant la fin du Salon, car j'estimais que nous avions fait ensemble le plus bel et le meilleur album du siècle. Mais les illusions, c'est comme l'essence, plus on carbure sur l'autoroute de la gloire, plus elle s'envole en fumée (c'est une très mauvaise métaphore, mais enfin...). Deux heures plus tard, nous avions signé trois exemplaires ! Philippe deux, car deux de ses amis avaient passé par là; et moi un, car je dois avoir deux fois moins d'amis que lui. J'avais presque supplié le client, avec mes yeux de saint-bernard, d'en acheter un. Une misère : 7,95 \$, et nos deux signatures pour le même prix.

Aujourd'hui, la courbe des ventes est un peu différente, mais il faut que je me motive à fond et que j'aie un moral d'acier avant de m'asseoir à une table pour signer. Comme le disait si bien Claude Ruel «y' en aura pas de facile». Donc, je m'auto-suggestionne, je fais le cabotin en riant du livre et de ma photo (il y a de quoi !). Je confie à une tante que son neveu va adorer ça et que, des écrivains, il en faut. Que chaque page du livre ne coûte que 0,03 ¢ mais procure des heures de plaisir, surtout si on lit lentement... Bref, toutes sortes de conneries. Les clients finissent par craquer et continuent de s'esclaffer jusqu'à la caisse, car un véritable écrivain ne touche pas à l'argent.

Lorsque je faisais moi-même tous les salons du livre et que j'y étais durant soixante heures, à raison de dix ou douze heures par jour, je finissais par signer environ cinquante-cinq romans. C'est à la fois beaucoup et très peu surtout si l'on divise par le nombre d'heures. Boisvert, mon ami poète, en vendait autant; et vendre de la poésie, c'est encore plus difficile. Je ne l'ai jamais démenti. Avec lui, tout comme avec David Schinkel, un livre touché par un client était un livre vendu. Ils ont cette façon de séduire le lecteur par le regard, la blague, la voix, le

suite à la page 54

geste, une si belle manière de le harponner que le client ne pouvait se dérober. Je les regardais parfois avec plaisir et envie. Mais il était bien difficile de les imiter, car chez eux c'était presque un don. «Tout ça pour un petit huit dollars», me confiait Nando Michaud, quand on pense à tout le mal qu'on se donne, on devrait vendre des autos!»

Moi, je pose la question suivante, combien faut-il signer de signets, de carnets d'étudiants, de feuilles chiffonnées, de bouts de papier, avant de signer un vrai livre? Mystère et feuilles mobiles! On n'est pas tous des Michel Tremblay mais, quand même, il faut vraiment avoir un oral à tout casser et une humilité à toute épreuve. Et encore, je ne vous ai pas parlé des séances de signatures dans une librairie, là c'est vraiment le calvaire.

Une autre, le Salon de Rimouski. C'était un vendredi soir vers neuf heures, j'étais là tout fin seul dans mon stand depuis dix heures le matin et j'avais un peu hâte d'en

finir. Une dame s'approche, feuillette quelques albums (déjà c'est un miracle en soi) et arrête son choix sur *L'horloge s'est arrêtée* de Jasmine Dubé. Elle le soupèse, l'examine sous toutes ses coutures, l'ouvre, glisse un mot à son amie. Je lui demande: «Vous êtes enseignante?», juste pour faire la conversation, et elle me répond oui, juste pour entretenir la conversation. Elle reste plantée là et je la vois qui lit le livre au complet! Comme je ne vends pas des saucisses, je la laisse donc à son plaisir. Elle est songeuse. Je lui offre notre plus récent catalogue, une affiche, quelques signets, un sourire. Elle hésite encore pour l'album, qu'elle a visiblement aimé. Je lui dis alors: «Si vous êtes enseignante, vous pourriez l'acheter pour l'école.» Et je vois une belle lueur dans ses yeux. Je venais de trouver le point faible... et huit malheureux petits dollars.

Dernière réminiscence. C'était au Salon de Montréal, je ne sais plus en quelle année. J'arrive, Suzie Côté avait déjà tout installé, des montagnes de livres et des

signets pour tout le monde. Il était là, mon public. Des jeunes et des adultes, un public immense, portefeuille en main. Ils faisaient la file et ils étaient au moins trois cents, peut-être plus. Ça refoulait jusqu'au casse-croûte en bas. Les surveillants n'avaient jamais vu ça, Raymond Plante non plus ni Francine Bois d'ailleurs. Sans plus hésiter, j'ai sorti ma formidable Mont Blanc, celle qui ne bave jamais et c'est là que mon réveil a sonné et que la réalité m'a frappé en pleine figure. Le seul livre que j'avais n'était pas de moi, mais il avait passé la nuit avec moi.

Très mauvaise fin: comme on dit aux élèves, il ne faut jamais finir un récit par un rêve, ça fait très cliché, pour ne pas dire tout à fait nul.

Cela étant dit, j'adore les salons du livre et, un jour, mesdames et messieurs, on me suppliera de devenir président d'un jour ou encore invité d'honneur... au Salon de Paris, pourquoi pas. Comme le dit si bien ma mère: «Écrivain, bof, y'a pas de sot métier, mon fils.»

À l'honneur

Fête autour des lauréats

Pour la huitième édition de son événement La Fête autour du conte, le Musée de la civilisation à Québec a annoncé l'automne dernier les noms des gagnants de son concours littéraire, qui avait pour thème «la peur vaincue». Catherine Langevin, douze ans, de Saint-Lambert, et Ismaël Fréchette, quinze ans, de Saint-Nicolas, auront eu le bonheur de voir leurs textes respectifs, *La forêt* et *Félix*, publiés sous forme d'album par le Musée, avec des illustrations de Catherine Langevin.

Par la même occasion, l'écrivaine Chrystine Brouillet, marraine du concours



Chrystine Brouillet avec les lauréats du concours 1994.



1995, annonçait le thème du neuvième concours de création littéraire de La Fête autour du conte, «la forêt», qui coïncide avec l'exposition courante du Musée, *Forêt verte, planète bleue*.

Cette année, en plus de s'adresser aux jeunes des niveaux pri-

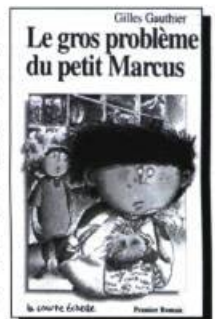
maire et secondaire, le concours s'ouvre aux adultes. Dans la catégorie élèves du primaire, le conte doit faire une ou deux pages dactylographiées à simple interligne. Dans la catégorie élèves du secondaire, de deux à quatre pages, et dans la catégorie 18 ans et plus, un maximum de huit pages, toujours dactylographiées à simple interligne.

Le jury sélectionnera un conte dans chaque catégorie d'âge, et les textes seront publiés à l'automne 1995. La date limite de participation est le 16 juin, et l'on peut se procurer le bulletin d'inscription en téléphonant au Musée, Service de l'action culturelle: (418) 643-2158, poste 305.

Gilles Gauthier sur la liste d'honneur

Le gros problème du petit Marcus, de Gilles Gauthier (La Courte Échelle, coll. Premier Roman) figure sur la liste d'honneur 1994 de l'IBBY, l'Union internationale des livres de

jeunesse. C'est à ce titre que l'auteur maintes fois primé a participé, à la mi-octobre, au vingt-quatrième congrès de l'IBBY, à Séville. Côté illustrations, c'est Stéphane Poulin qui s'est retrouvé sur la liste d'honneur, pour son album *Travels for two*, publié chez Annick Press.



Le mini-roman de Gilles Gauthier s'est retrouvé parmi les finalistes du Prix international du livre Espace Enfants 1994, prix qui était remis fin octobre à Genève. Rappelons que *Le gros problème* avait aussi rapporté à son auteur le Prix du livre Monsieur Christie 1992.

On peut lire, en page 7 du présent numéro, quelques impressions de voyage de Gilles Gauthier.



Gilles Gauthier reçoit son prix à l'ouverture du congrès, le 11 octobre 1994.